

Marc Large

Toi, qui que tu sois

roman

Editions **Passiflore**

*Toi, qui que tu sois,
je te suis bien plus proche
qu'étranger.*

Andrée Chedid

Janvier 2013.
Désert de Tanezrouft. Mali.

Il n'y a pas d'endroit au monde plus inhospitalier. Fournaise ardente qui ferait fuir Sheitan lui-même. Les rares formes qu'offre ce paysage martien vacillent et dansent telles des flammèches démoniaques dans l'air raréfié. Ultime invitation à la folie. Un homme, cependant, ne craint plus cet enfer sur terre. Anzar Bilal Awinagh. Il a revêtu sa plus belle tunique. La blanche, bien que le bleu soit d'usage chez le Tamasheq. Même si les hommes bleus ont quasiment disparu, son père l'est toujours, au point que l'indigo du tissu recolora sa peau. Le chèche d'Anzar est blanc aussi. Il le protège du vent et du soleil, les plus brûlants du globe. Ce foulard ne laisse apparaître que ses yeux ambrés et pourtant son nom, Awinagh, signifie « celui

qui a les yeux bleus ». Peut-être un ancêtre phénicien, grec ou romain. Ôter ce turban, découvrir son front et sa bouche serait déshonorant, ne cacherait plus ses émotions et ne protégerait plus les muqueuses et orifices faciaux des djinns ou Kel Ténéré... les démons du désert. Chez le Touareg, c'est l'homme qui porte le voile. Il est fier et droit sur sa monture. À chaque pas de celle-ci, il ondule comme dans une chorégraphie lascive. Il médite constamment. Il pense.

« Je serai au campement de Lumsi dimanche soir, inchallah. »

Les étoiles sont sa boussole. Son ombre et celles de ses dromadaires sont une horloge. Son azalaï, sa caravane, est composée de sept bêtes peu chargées et il a l'habitude depuis l'enfance de parcourir de plus grandes distances. Une fois par an, il va de Taoudéni à Mopti avec une cargaison de cent kilos de sel par tête. De mémoire d'homme, ses ancêtres ont toujours vécu dans cette région du Sahara et il a hérité d'eux un important troupeau. Son père n'a jamais voulu remplacer

ses animaux par des camions 4x4. Il a choisi pour ce voyage les plus beaux, à la blancheur immaculée. Il aura quitté l'Erg Chech et ses immenses dunes de sable en fin de journée. Ces drapés aux plis serpenteux et safranés régaleront ses yeux. Ce silence et cette solitude ne sont pas une souffrance pour lui. Il ne voit pas le vide, mais au contraire une immensité parsemée de milliers de sculptures gracieuses. Rien n'échappe à sa pupille avisée. Ici les traces d'une gerboise, là celles d'un fennec. Il parcourt un grand livre ouvert. Le soleil commence à décliner et les ombres s'allongent. Il va devoir entrer les dromadaires pour la nuit, faire du feu, préparer la taguella, le pain qu'il fera cuire sous les braises, la cendre et le sable brûlant, prier et enfin deviser avec les étoiles.

Enfin la halte au pied d'une grande barkhane, cette dune mouvante en forme de croissant qui marque la limite de l'erg. Quand elle fait trente mètres de haut, elle avance de dix mètres par an, et quand elle ne

fait que dix mètres de haut, elle se déplace de trente mètres. Ses aïeux connaissaient les secrets de cette équation et ils utilisaient la colline de sable pour cacher en son sein le trésor familial. Ils savaient parfaitement à quel moment ils pourraient récupérer à l'arrière de celle-ci les biens qu'ils avaient déposés à l'avant. Anzar sourit en réalisant qu'il pense beaucoup à son père aujourd'hui. C'est vrai qu'il l'admire plus que quiconque. Il se rappelle la fois où celui-ci avait sauvé un missionnaire chrétien perdu dans le désert et dont le compagnon d'infortune était déjà mort de déshydratation. Il avait recueilli le Français et l'avait soigné, ce qui avait engendré une longue amitié faite d'échanges de savoirs.

La famille d'Anzar, appellation du dieu de la pluie dans la mythologie touarègue, était avant tout animiste. Son deuxième prénom, Bilal, en arabe, veut dire « eau ». L'eau si précieuse. Signe d'une forme de pluralisme religieux qui s'est installé petit à petit dans sa famille, principalement au contact

du Père blanc. Anzar est donc animiste avec les Kel Tamasheq, chrétien avec les catholiques, musulman avec les Arabes. Mais c'est un secret. Un lourd et dangereux secret. Quand son père avait aperçu la frêle silhouette titubante du missionnaire, il l'avait interpellé par un cri : « Salam ! », avant de l'entraîner urgemment sous sa tente pour le soigner. Il allait apprendre plus tard que la paix se dit « shalom » chez les Juifs, pas très loin du « salut » chrétien. Il allait assimiler beaucoup de choses : lire et écrire le français, découvrir la géographie, l'histoire et même une pratique inconnue des Tamasheqs : la nage ! Et tout ce savoir est revenu à Anzar. Il se revoit enfant, pataugeant puis ajustant de mieux en mieux ses gestes dans les gueltas, les cuvettes d'eau des Ifoghas.

Anzar s'allonge à l'abri du vent en songeant à ces temps anciens, le cœur rempli de nostalgie. Il scrute les étoiles pour apaiser son esprit bouillonnant et se dit que s'il en manquait une, il le verrait probablement,

tant il les connaît. Il pense à Lumsi, espérant qu'il sera l'heureux élu, dimanche prochain. Apaisé, il s'endort. Seul sur des centaines de kilomètres carrés. Seul au monde.

19 mois plus tard.

Le 1^{er} septembre 2014. Bayonne.

Faites la guerre, pas l'amour! (Charlie Hebdo)

Militaire! C'est le rêve! Le fantasme absolu. L'aventure, les voyages, le soleil... L'uniforme! Pas vrai les filles? Bon je reconnais qu'on en voit davantage faire des va-et-vient entre la Mie Câline et l'escalator du métro de la ligne 13 que dans les oasis sahariennes.

Mais youpi : l'opération Barkhane est lancée depuis un mois en remplacement de Serval. C'est la même chose. Ne le répétez pas, c'est un secret. Une bonne guerre chez les Arabes et les Blacks, et hop, le président remonte dans les sondages et ça relance l'économie. Ce n'est pas compliqué.

Le budget mondial de la défense c'est 1700 milliards de dollars par an. Il en faudrait dix fois moins pour stopper la famine dans le monde mais il y a eu erreur d'interprétation sur la multiplication des pains. La vente d'armes, c'est 8 milliards d'euros de chiffre d'affaires par an pour la France! J'ai lu ça dans le Point, entre un dossier sur les femmes voilées et un autre sur les francs-maçons. Ils ont omis de stipuler que seulement 6 % de notre PIB revient à l'Éducation nationale!

Eh oui, lecteur, ce n'est pas en vendant des livres que la France va se relever! D'ailleurs, tu as déjà essayé de tuer quelqu'un avec un bouquin? Tu frappes l'ennemi au visage avec un prospectus de Stéphane Hessel, ça le décoiffera à peine. Avec l'encyclopédie Larousse, c'est possible. Mais bon... trouver un djihadiste qui sait lire, c'est pas simple. Donc on envoie des armes de guerre.

Une sirène aiguë et castafioresque extrait brutalement Marthe de son écriture. Elle

sursaute. C'est la Callas s'époumonant pour la Bohème.

« Quelle horreur ! Mais d'où ça vient ? »

Elle réalise en soufflant que c'est la sonnerie de son téléphone, posé à deux mètres d'elle sur le canapé.

« C'est encore une blague d'Hugo ! Il a changé mes paramètres. »

Elle sourit, ne jette même pas un œil à l'écran de son smartphone et reprend la rédaction de sa chronique. Elle doit la livrer à *Charlie Hebdo* avant quatorze heures et il est déjà midi. Mais ça y est, elle a perdu le fil. En plus, elle déteste l'opéra. Toute son enfance, chez sa grand-mère sicilienne férue de Puccini, les octaves ascendantes lui ont fait craindre des bris de verres et de vitres, qu'elle retenait de ses petites mains. Elle tente de se concentrer à nouveau mais la peur et le doute reviennent au-dessus de son épaule pour hurler « tu n'y arriveras pas ! »

Elle chasse le souvenir de l'haleine tapageuse et tabagique de son professeur

de mathématiques qui la traitait déjà d'insolente et d'impertinente. Sans le savoir, il avait défini sa vocation. Humoriste! Elle ne garde pas un bon souvenir de l'école. La rentrée ne lui a jamais plu. Pour la rentrée, il a toujours plu. K-way, cartable, trousse, crayons, gomme, stylo-plume, tube de colle, buvards, ardoise, craies, cahiers... Le livre de maths, celui qu'elle oubliait à chaque fois! Le compas, la règle, le rapporteur (quel sale mot), la sonnerie stridente, les néons blafards, l'appel militaire, les couloirs, le grand tableau noir, la moustache jaunie du professeur de maths, je ne bavarderai pas, tu me copieras ça 100 fois... Elle n'était encore qu'une enfant mais elle se demandait déjà quel salopard avait bien pu décider qu'il fallait se lever avant le soleil. Pourquoi les adeptes de Pythagore règnent-ils toujours sur les lecteurs de Rimbaud? Elle rêvait, pour plus tard, comme unique objectif de carrière, de pouvoir se recoucher quand elle le voulait, rester en nuisette, n'être obligée de voir ni d'entendre personne avant d'avoir

englouti une cafetière... Déambuler pieds nus, chercher l'inspiration, faire rire si possible. Soudain, l'anticléricale se met à prier :

« Où es-tu cachée putain d'inspiration ? Dans quel recoin de mon labyrinthe en-céphale ? »

Elle la supplie de revenir.

« Montre-toi ! Montre-toi ! »

Dans les méandres du circuit de la récompense, elle appelle à l'aide. Cette zone du cerveau réagit de la même façon à l'activité sexuelle, la consommation de drogue, le jeu d'argent, et tout ce qui est de l'ordre de l'addiction. La supplique religieuse est logée dans le même compartiment que ce qu'elle interdit ou exècre.

« Drôle de paradoxe ! »

La course cruelle des aiguilles de l'horloge semble s'accélérer. Un verre de rosé la siffle un court instant comme un serpent insidieux prêt à cracher son venin. Or, elle s'est fixé de nouvelles règles depuis quelques mois. Plus d'alcool en journée et dans la solitude. Elle hait la légè-

de urbaine qui fait croire que l'absinthe aurait contribué au talent de Zola, Manet ou Verlaine. Non. Son ami, le chanteur Renaud, lui a prouvé que ce catalyseur mensonger n'extraît aucunement de la dépression mais qu'il vous y plonge encore davantage.

Elle songe :

« Ne serais-je addictive plus qu'à toi, Inspiration ? Et plus je te cherche, plus tu te caches ! Féline, tu te glisses un instant près de moi pour disparaître aussitôt. Comment te capturer et t'obliger à raconter avec moi ? Viens, n'aie pas peur. Je te promets de ne pas te séquestrer dans une chambre pour t'y briser les jambes, comme Annie à Paul Sheldon dans *Misery*. »

Elle s'étonne de penser à Stephen King, qui n'est pourtant pas son auteur favori. Un verre de vin ne parviendra pas à anesthésier le doute coriace. Elle se le répète, en avalant un comprimé de Baclofène.

« Où en étais-je ? Ah oui... Les ventes d'armes ! »

Et puis on peut aussi renvoyer Hollande au Mali. Le dieu de la pluie en personne! Le désert en a bien besoin. Presque aussi chanceux que Kennedy avec les voitures décapotables, François va parader dans les rues de Bamako sous la flotte, en sauveur.

Avec BHL, bien sûr. Le va-t-en-guerre qui est à la philosophie ce que Cyril Hanouna est à la littérature.

Alors oui, on va nous rétorquer qu'on vend des armes à des pays qui décapitent les homosexuels. Mais on ne leur vend pas des sabres, que je sache!

On me dira aussi que c'est une guerre sans images. Mais ils ont l'habitude de ne rien voir au Mali. Amadou et Mariam, tu crois qu'ils suivent le théâtre des opérations sur écran plasma 42 pouces?

Non.

Ça ne se fait pas d'aller filmer les forces spéciales françaises envoyées sur les mines d'uranium d'Areva pour les protéger d'attaques islamistes. L'armée qui protège des intérêts privés, c'est une première!

*Oui, lecteur, la France est un pays riche!
De Dunkerque à Abidjan ! Sois fier !*

Le téléphone sonne à nouveau. Ça ne fait plus rire Marthe. Elle saisit l'appareil et découvre que l'appel provient de l'étranger (+223...).

« Encore une arnaque ! » pense-t-elle.

Elle éteint son portable en songeant à la misère de ces petites frappes qui tentent de vous extirper quelques euros, et se replonge dans son travail.

Mais un peu de modestie : il ne faut pas l'étaler à longueur de journaux télévisés. De toute façon les caméras sont monopolisées par la Manif pour tous. On ne peut pas être partout. Et le Mali, je te rappelle que c'est « Un papa, cinq mamans ». On ne ment pas aux enfants.

On leur explique que l'avenir, ce n'est pas d'écouter Freddie Mercury dans un loft du Marais. On les protège de tout ce qui est contre-nature.

Ah, oui, je t'entends déjà me rétorquer que marcher sur l'eau c'est un peu contre-nature aussi. Mais heureusement que les futurs réfugiés maliens n'ont pas cette faculté parce que la Méditerranée deviendrait un sentier pédestre à sens unique en moins de deux. Alors réjouis-toi, lecteur.

Tu habites un pays qui s'enrichit avec des guerres et des ventes d'armes pour sauver l'uranium de nos centrales nucléaires. Tu as un compte en banque plus proche de celui de Dassault que de celui de Gandhi. Ce n'est pas pour rien. C'est le darwinisme.

Alors, vive la guerre, vive Areva, vive le président et vive le Mali français!

Elle a terminé sa chronique. Signature :

Marth Lefay, le 1^{er} septembre 2014.

Elle se relit. Jusqu'à cette étrange signature. Elle a enlevé la lettre E à la fin de son prénom pour semer le doute sur son identité. Marth est sa signature pour toutes ses chroniques

satiriques. Elle espère que Charb, le rédacteur en chef de *Charlie*, sera satisfait de son texte. Elle rallume son portable. Quatre appels en absence. Toujours ce satané +223.

« Merde, mais ils ne vont pas me lâcher ? »

Et c'est à ce moment précis, à la seconde même où elle finit sa phrase, que l'Inspiration lui hurle :

« ANZAR ! »

Marth se met à pianoter comme une hystérique sur son ordinateur. Google. « +223... téléphone... Indicatif... »

Le résultat affiche « Indicatif Mali ». Elle ne peut retenir ses larmes et rappelle le numéro. Fébrile. Une sonnerie. Deux... Et Anzar décroche. Elle retient son souffle. Elle attend un mot tout en pensant :

« C'est lui. Il a réussi. Il est vivant ! »

Dix-neuf mois d'une incroyable aventure défilent soudain derrière ses paupières closes.